

DANS LA MEME COLLECTION :

IN THE COLLECTION "THE ART OF..."

- L'art du violon ARN 60262
- L'art du 'ūd turc ARN 60265
- L'art du cornet à pistons ARN 60267
- L'art du luth au Moyen Age ARN 60264

- The art of the violin ARN 60262
- The art of the Turkish 'ūd ARN 60265
- The art of the cornet ARN 60267
- The art of the lute in the Middle Ages ARN 60264

A PARAÎTRE :

- L'art de la trompe de chasse ARN 60353
- L'art de la cornemuse ARN 60347
- L'art du carillon ARN 60349
- L'art du qânûn égyptien ARN 60273
- L'art de la harpe celtique ARN 60357
- L'art de la mandoline ARN 60356
- L'art du clavecin ARN 60358
- L'art de la vielle à roue, vol.1 ARN 60355

COMING SOON:

- The art of the hunting-horn ARN 60353
- The art of the bagpipe ARN 60347
- The art of the carillon ARN 60349
- The art of the Egyptian qânûn ARN 60273
- The art of the Celtic harp ARN 60357
- The art of the mandolin ARN 60356
- The art of the harpsichord ARN 60358
- The art of the hurdy-gurdy, vol.1 ARN 60355



Catalogue sur simple demande à / Catalogue available on request from:

DISQUES ARION S.A.
36, avenue Hoche
75008 Paris - FRANCE

© ARION PARIS 1982/1996 - Tous droits réservés pour tous pays. Reproduction interdite.
© ARION PARIS 1982/1996 - Copyright reserved for all the world.

The art of the Persian santûr

l'Art

du

SANTÛR PERSAN



Djalal AKHBARI

du **l'Art** **SANTÛR PERSAN**

Le *santûr* est un instrument millénaire de la Perse antique. Sa première trace archéologique remonte à 667 ans avant Jésus-Christ. Il s'agit d'une image sculptée en forme de trapèze.

Depuis l'invasion d'Alexandre de Macédoine (327 avant Jésus-Christ) jusqu'au X^{ème} siècle de l'ère chrétienne, le *santûr* en Perse restera un instrument relativement méconnu. C'est Manoutchehri (Manutsehri), (fin X^{ème} siècle, mort en 1040), le grand poète persan qui le premier lui donnera ses lettres de noblesse. Un demi siècle avant, un célèbre savant persan, grand commentateur d'Aristote et maître d'Avicenne⁽¹⁾, El-Fârâbî (dit en Europe, Alfarabius), (872-950), conçoit un autre instrument très proche du *santûr* : le *qânûn* aujourd'hui très répandu dans les pays arabes. L'invasion islamique des IX^{ème} et X^{ème} siècles favorisera l'introduction du *santûr* en Irak, en Egypte et en Espagne. Alors, des musiciens et des

luthiers retrouvent ses traces et lui redonnent vie. La tradition orale y joue un rôle important, car le *santûr* est un instrument qui demande beaucoup d'expérience en lutherie pour le fabriquer ainsi qu'une parfaite dextérité et science musicale pour en jouer. Dès lors, ceux qui avaient soigneusement conservé et transmis la tradition musicale savante de l'Empire Perse, allaient pouvoir exprimer leurs sentiments, leurs émotions accompagnés par le *santûr*. Aussi ils allaient enrichir son répertoire. Au XVI^{ème} siècle, les meilleurs joueurs de *santûr* ont droit à la place d'honneur dans l'orchestre impérial... on peut désormais comparer la place sociale et culturelle occupée par le *santûr* en Iran à celle du piano ou du clavecin en occident à l'âge classique et romantique.

Comment expliquer une telle pérennité ? Tout simplement parce que le timbre transparent et la puissance sonore du *santûr* s'adapte parfaitement à l'ho-

ron naturel du Moyen-Orient. Sa poésie et sa pureté sonore peuvent évoquer à la fois le feu solaire et la fraîcheur des nuits ; sa profondeur et sa puissance rappellent tour à tour l'immensité du désert et la sagesse des montagnes d'Iran.

Le *santûr* est frappé avec deux baguettes légères en bois. De nos jours il compte soixante-douze cordes très fines, en acier et en bronze. Elles émettent des sons doux ou aigres, vibrés ou tranchants, échelonnés sur plusieurs octaves. La caisse de résonance est en bois parfaitement poli et creuse.

LE RÉPERTOIRE

LA MUSIQUE PERSANE DE TRADITION SAVANTE

Les Ariens de la Perse chantaient les strophes *Gâthâ* de l'Avesta (œuvre philosophique de Zarathoustra constituant la source authentique de la pensée iranienne environ mille ans avant Jésus-Christ). Après l'invasion de la Perse par Alexandre, la majeure partie des documents écrits a été détruite ou portée disparue. Or, les chercheurs persans ont dû se contenter de quelques éléments rapportés par les deux fameux historiens grecs : Hérodote (484-406 avant Jésus-Christ) et Xénophon (435-355 avant Jésus-Christ).

Il s'avère que Cyrus (Kouroch) II le Grand (roi de Perse entre 550 et 530) aurait le premier, fait entrer la musique persane dans les institutions : il chantait lui-même les hymnes de circonstance (guerre, ordre, victoire, etc.) et ses troupes répétaient les mélodies après lui.

La Cour des Sassanides (226-651) fait de la musique persane un art noble et destiné aux privilégiés

mélomanes de la haute société. Tous les grands musiciens ont leur place d'honneur dans le salon royal où parfois le roi lui-même était musicien : beaux arts et philosophie (sciences) faisant partie de l'éducation princière. Cette prestigieuse faveur à l'égard de la musique et des musiciens restera assurée jusqu'à l'invasion islamique du VII^{ème} siècle. La religion des arabes en Perse interdit en effet, toute présentation artistique permettant à l'homme de s'extasier ou de s'exalter : seul Allah (Dieu), disaient les musulmans, a le pouvoir et le droit de rendre ses créatures dans cet état divin!... Il s'agissait des mélodies créées pour les jours de la semaine : sept modes (*Dastgâh*), pour les jours du mois : trente mélodies (*Dastân*), et pour les jours de l'année : trois cent soixante airs (*Khosravâni*) selon le calendrier des Sassanides.

L'invasion musulmane a étouffé toute créativité musicale pendant plus de deux cents ans, sauf la «très belle voix» du muezzin qui appelait à la prière. Les Iraniens cherchent donc à exprimer leur douleur par une musique raffinée devenue forcément monotone, répétitive et triste. Les musiciens et les penseurs expriment alors «une tendance vers la solitude» qui va créer un dynamisme dans un univers culturel nouveau toutefois en harmonie avec l'art splendide de la Perse antique.

Vers le XIII^{ème} siècle une nouvelle forme d'expression musicale et poétique va naître mais inspirée profondément par la pensée mystique Zoroastrienne. Il faudra attendre la fin du siècle dernier pour voir une catégorie de musiciens progressistes avoir recours à la notation musicale.

⁽¹⁾ Avicenne (Boukhara 980 - Hamadan 1037) Médecin, philosophe et mystique persan (des centaines d'encyclopédies le considèrent arabo-islamique car il a écrit ses œuvres en langue arabe d'un excellent niveau).

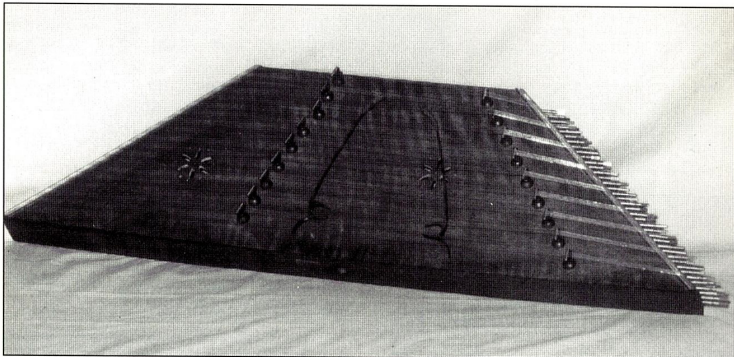


Photo X

Djalal Akhbari est l'un des derniers témoins de la génération des grands maîtres des années 1950. Il est né à Neichabour (Iran) le 29 juin 1940. Dès l'âge de cinq ans il se passionne pour la musique et le *santūr*. A huit ans il donne son premier concert devant tous les professeurs, les parents et les élèves de son école. Ainsi il passe outre aux refus des mollahs islamiques qui ont toujours interdit la musique persane : « elle détruit le cerveau, disait Khomeiny, elle est pire que la drogue pour le peuple... »

En 1960, Djalal Akhbari obtient le Grand Prix du Concours Général de virtuosité d'Iran, suivi en 1964 du certificat pour l'enseignement musical de l'Ecole Nationale Supérieure de Musique de Téhéran. En 1978, alors qu'il était professeur et responsable du Département des Sciences de l'Education à l'Université Avicenne, il quitte l'Iran

encore sous le règne du roi pour passer une année scientifique dans son second pays, la France. Mais il ne retournera plus en Iran...

Parallèlement à des études qui le conduiront au titre de docteur en psychopathologie d'enfants, Djalal Akhbari consacre la majeure partie de son temps à la musique, faisant du *santūr* un instrument d'audience internationale. Son interprétation à la fois authentique et poétique s'harmonise avec son style diphonique dont il est le précurseur ; son sens musical universel et son jeu impressionnant lui confèrent l'image des plus grands maîtres d'antan...

Djalal Akhbari est aussi titulaire du Diplôme d'Etat de C.A. de Musiques Traditionnelles, admis aux Fonctions de Professeur-Chef de Département dans les Conservatoires Nationaux.

the Art of the PERSIAN SANTŪR

The *santūr* (box zither) is an instrument over a thousand years old, originating in ancient Persia. The earliest archaeological evidence of its existence — a stone carving in the form of a trapeze — dates from the year 667 B.C.

Between the time of Alexander the Great's invasion (327 B.C.) and the 10th century A.D., the *santūr* was relatively little-known in Persia. It was the great Persian poet Manutshehri (b. late 10th century, d. 1040) who was the first to establish its pedigree. Half a century earlier, the famous Persian scholar and philosopher Al-Fārābī⁽¹⁾ (872-950), teacher of Avicenna⁽²⁾, invented another instrument very similar to the *santūr*, the *qānūn*, which is now very widespread throughout the Arab countries. The Islamic invasion of the 9th and 10th centuries no doubt contributed to the introduction of the *santūr* into Irak, Egypt and Spain. Musicians and instrument makers then took it up, giving it a new lease of life. Oral tradition played an important role, for the *santūr* calls for a great deal of experience and expertise on the part of the inst-

rument maker and perfect dexterity and musical skill on the part of the player. Henceforth, those who had painstakingly preserved and passed on the classical musical tradition of the Persian empire were able to express their feelings and emotions to the accompaniment of the *santūr*. They thus enriched its repertory. In the sixteenth century, the finest *santūr* players were given the place of honour in the imperial orchestra. From that time onwards, the social and cultural role played by the *santūr* in Iran may be compared to that of the piano and the harpsichord in the West during the Classical and Romantic periods.

How can we explain the instrument's longevity? Simply by the fact that the transparent timbre and powerful sound of the *santūr* are perfectly in keeping with the natural Middle Eastern landscape. The poetry and purity of its sound is capable of conjuring up both the fiery heat of the sun and the refreshing coolness of Eastern nights; its depth and forcefulness remind us in turn of the immensity of the desert and the wisdom of the mountains of Iran.

⁽¹⁾ Latin name Alfarabius. Al-fārābī was one of the preeminent thinkers of medieval Islam and a great commentator on Aristotle.

⁽²⁾ Avicenna (Bokhara, 980 - Hamadan, 1037), Persian mystic, philosopher and physician. (Many encyclopaedias consider him to be Arabo-Islamic because his works are written in the Arabic language, of which he had excellent knowledge.

The *santūr* is played by striking the strings with two light wooden hammers. The modern instrument has seventy-two very fine brass and steel strings, producing sounds soft or shrill, resonant or sharp, spread over several octaves. The resonator consists of a perfectly polished trapeziform wooden case.

THE REPERTOIRE

PERSIAN ART MUSIC

The Arians of Persia would sing the songs or hymns (the *Gāthās*) of the Avesta, the sacred book of Zoroastrianism which had been the dominant authentic source of Iranian thought since about two thousand years before Christ. Most of these writings are said to have been destroyed when Alexander of Macedonia (Alexander the Great) conquered Persia. The present Avesta was assembled from remnants and from elements reported by two famous Greek historians, Herodotus (484-406 B.C.) and Xenophon (435-355 B.C.).

Cyrus II ('the Great'), who ruled over Persia from 550 to 530 B.C., is said to have been the first to introduce Persian music into national institutions: he himself sang hymns for various occasions (war, peace, victory, and so on) and his troops repeated the melodies after him.

At the Court of the Sassanians (an ancient Persian dynasty which reigned from 226 to 651 A.D.), Persian music became a noble art reserved for the privileged music-lovers of the upper classes. All great musicians had a place of honour in the royal drawing-room, and sometimes the king himself was a musician: the fine arts and the sciences (philosophy) formed part of princely education. Music and mus-

icians thus enjoyed great prestige and favour until the Islamic invasion in the seventh century. Indeed, the Arab religion in Persia forbade any artistic presentation that allowed man to go into ecstasies or show any form of enthusiasm: only Allah (God), said the Muslims, has the power and the right to induce this divine state in His creatures!... Following the Sassanian solar calendar, there were seven *dastgāh* (modes) for the seven days of the week, thirty *dastān* (melodies) for the days of the month, and three hundred and sixty *khosravāni* (royal tunes) for the days of the year.

For over two hundred years after the Muslim invasion musical creativity was stifled; it was reduced to a single vocal form: that of the muezzin calling worshippers to prayer at the mosques. Faithful to their pre-Islamic musical culture, Iranians tried to express their unhappiness in music that was refined but, of necessity, monotonous, repetitive and sad. Musicians expressed 'a tendency to solitude and yearning' which created fresh dynamism in a new cultural world which was nevertheless in harmony with the splendid art of ancient Persia.

Round about the thirteenth century, a new form of musical and poetical expression emerged, deeply inspired by Zoroastrian mystical thought. It was not until the end of the nineteenth century that a group of forward-looking musicians finally adopted musical notation.

Djalal Akhbari inherited his art from the great masters of the *santūr* of the 1950s. He was born in Neyshābūr (Iran) on 29 June 1940. At the age of five he became passionately interested in the *santūr*. At the age of eight he gave his first concert before all the teachers, parents and pupils of his school, thus disregarding the mullahs' ban on the performance of Persian music («It destroys the brain,» said Khomeiny, «It is worse than a drug for the people...»).

In 1960 Djalal Akhbari was awarded the Grand Prize in the National Iranian Competition for virtuoso players. In 1964, he obtained his teaching diploma from the National School of Music in Teheran. In 1978, when he was professor and head of the Department of Educational Science at Avicenna University, he left Iran, which was then still

under the rule of the Shah, and moved to Paris. But he never returned to Iran and France became his second home.

He continued his studies, obtaining a doctorate in child psychopathology. While working in this field, Djalal Akhbari still devotes much of his time to music, and has brought the *santūr* to international audiences. His interpretation, which is both authentic and poetic, is in harmony with his original diphonic style; his musical feeling and his impressive playing are reminiscent of those of the great masters of past...

Djalal Akhbari also holds a State Diploma for the teaching of traditional music, enabling him to teach in the national Conservatoires and establishments of higher education.

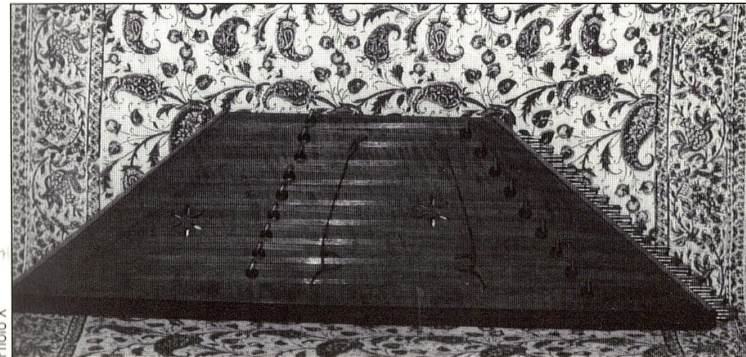


Photo X

Djalal AKHBARI

Translated by Mary Pardoe